

Jokha Alhadi, étoile montante de la littérature arabe



Voix de femmes en contrées arabiques: au sultanat d'Oman (1/6).

Écrivaine et professeur de littérature arabe, Jokha Alhadi a gagné en 2019 le prestigieux International Man Booker Prize, pour son magnifique roman "Les Corps célestes". Le récit met en scène le destin d'une famille omanaise sur trois générations, au fil des nombreuses mutations qui ont bouleversé cette société tissée de multiples influences culturelles. Une histoire dans laquelle des femmes au destin contrarié tiennent le premier rôle. Rencontre à Mascate.

Série d'été

Voix de femmes en contrées arabiques

Chaque lundi, durant six semaines, *La Libre Belgique* part à la rencontre de femmes actives dans les monarchies bordant le Golfe arabo-persique. Des pays riches en pétrole, qui constituent un ensemble ethnique souvent perçu comme monolithique mais aux sociétés plus diverses qu'il n'y paraît. Une région du monde au centre de toutes les préoccupations et les convoitises des grandes puissances.

Artistes, chercheuses, militantes, entrepreneuses, elles nous parlent de leur quotidien, de leur travail, de leurs racines et espoirs dans ces sociétés partagées entre traditions bien ancrées et modernité résolument en marche. Une manière de donner une voix et un visage aux femmes arabes de cette région, bien au-delà des clichés. Et, à travers leurs regards, de prendre le pouls de ces sociétés à l'heure où elles vivent de profonds bouleversements économiques et sociaux.

Ce reportage au long cours, fruit d'un projet qui s'est étendu sur près de deux ans faute parfois d'un accès aisé, nous donne rendez-vous jusqu'à la mi-août d'Oman au Koweït, en passant par les Émirats arabes unis, le Qatar, le Bahreïn et l'Arabie saoudite.

Reportage Amélie Mouton
Correspondante
dans la Péninsule arabique

Longue bande de sable fin léché par l'océan indien, la plage d'Al Seeb s'étire à l'ouest de Mascate, la capitale du sultanat d'Oman. C'est ici que l'écrivaine Jokha Alhadi aime venir se balader, à la tombée du jour, quand les températures radoucissent. Elle regarde les enfants qui se baignent et jouent au ballon, les joggeurs qui courent en grappes serrées à la lisière de l'écume, les pêcheurs qui rangent leur bateau sous des cabanes tressées de feuilles de palmier, qui constellent la plage par dizaines. Elle vient parfois accompagnée de l'un de ses trois enfants – la plus grande a 17 ans, le plus jeune 4. "J'aime la tranquillité de ces moments, ces gens ordinaires qui viennent passer du temps avec leur famille", confie-t-elle.

Al Seeb est une des dernières plages publiques et gratuites de la ville, et c'est ce qui lui donne ce charme unique. Partout ailleurs, les bords de mer se bétonnent et se privatisent, se donnent des airs de Los Angeles dans la péninsule arabique, et ce faisant, limitent ce riche mélange qui raconte qu'Oman n'est pas seulement une terre arabe, qu'elle contient aussi des

fragments d'Inde, du Balouchistan ou d'Afrique de l'Est. Comme dans les pays voisins, des Émirats arabes unis à l'Arabie saoudite, la standardisation des paysages est en marche, sous l'influence d'une culture marchande mondialisée. Même Al Seeb n'y échappe pas. Tout en roulant le long de la plage dans son SUV climatisé, le temps que l'air terriblement chaud et moite de ce début de mois de juin devienne supportable, Jokha Alhadi désigne les résidences luxueuses qui ont poussé là ces dernières années, chassant la communauté de pêcheurs qui vivaient là auparavant.

Passé disparu

"Autrefois, on voyait des hommes et des femmes assis ensemble devant les maisons, en fin de journée, pour partager du café et des fruits", raconte-t-elle. Ce passé a quasiment disparu, et la vision d'un vieil homme, posté sur une chaise, au bord de la route, lui arrache un sourire. "So cute". Cette société omanaise qui change et qui mute, ses identités multiples, c'est précisément ce qui fait la substance des romans de cette écrivaine née en 1978, entre mer et désert, dans la région de Sharqiyah, à deux heures de route de la capitale.

Jokha Alhadi a grandi dans un village oasis dans lequel, avant le pétrole, la culture des palmiers dat-

liers était tout et le nombre d'arbres déterminait le niveau de richesse d'une famille. Aujourd'hui, tout a changé. "Il y a des écoles et des hôpitaux, le village s'est équipé de satellites dans les années 1990, puis d'Internet à partir des années 2000."

Liens avec l'Afrique

Ce village d'enfance, où les vieilles coutumes persistent malgré tout, inspire beaucoup ses récits, même si elle l'a quitté, comme beaucoup d'autres, pour rejoindre la capitale, où elle vit et travaille. En plus de ses activités d'écriture, Jokha Alhadi enseigne la littérature arabe classique à l'université Sultan Al Qabous. "Je ne connais pas un auteur, dans le monde arabe, qui n'ait un travail sur le côté pour vivre", lâche-t-elle d'un ton amusé. "Vivre de son écriture, c'est hors de question. Même moi, dont les livres sont traduits dans de nombreuses langues, je dépends de mon salaire à l'université".

C'est que depuis 2019, cette quadragénaire réservée est devenue une étoile montante de la littérature arabe contemporaine. Son deuxième roman, *Les Corps célestes*, l'a fait connaître des lecteurs du monde entier. Et plus précisément la traduction anglaise de ce texte, qui lui a valu d'obtenir le prestigieux International Man Booker Prize, une première pour un roman



La plage d'Al Seeb où l'écrivaine vient se promener en soirée.

AMÉLIE MOUTON

arabe. Dans ce récit d'une belle densité, l'écrivaine met en scène le destin d'une famille omanaise sur trois générations, épousant les nombreuses mutations qui traversent la société omanaise. Il y est question de mariages ratés, de règles sociales étouffantes, de conflits générationnels, mais aussi de ce vaste espace géographique dans lequel s'inscrit le sultanat d'Oman. Dans *Les Corps célestes*, on rencontre ainsi Zarifa, flamboyant personnage d'esclave, amante secrète du maître de maison, qui irrigue la narration de sa présence forte et émouvante, tout en rappelant les liens anciens et douloureux qui unissent cette région du monde à l'Afrique.

Femmes fortes

À l'image de Zarifa, les récits de Jokha Alhadi sont parsemés d'histoires de femmes fortes, qui cherchent à composer avec une vie qu'elles n'ont souvent pas choisie. Surtout celles des générations passées.

Les récits de Jokha Alhadi sont parsemés d'histoires de femmes fortes, qui cherchent à composer avec une vie qu'elles n'ont souvent pas choisie. Surtout celles des générations passées.

entend qu'ils n'ont pas toujours existé. C'est important pour moi de penser à ces femmes de la génération de ma grand-mère. J'ai grandi en écoutant leurs histoires". Son aïeule, figure publique respectée, recevait souvent des visiteurs venus chercher conseils et oreille attentive. "Ils buvaient le café, et nous, les enfants, nous faufilions discrètement près d'eux pour écouter. Ce qu'ils racontaient nous stupéfiait. C'était des histoires de guerre, de faim, d'exil".

Sus aux clichés

Si les parcours des femmes de son pays l'émeuvent, l'écrivaine évite soigneusement les discours simplificateurs, un travers dans lequel tombent souvent, à son grand regret, les Occidentaux lorsqu'il parle de cette région, et des femmes en particulier.

"À cause de la culture populaire et des médias, ils pensent qu'elles portent toutes le hijab, qu'elles ne peuvent pas sortir de la maison. Dans mes romans, je veille à ne pas présenter une seule image. Car tout dépend des générations, mais aussi d'où l'on vient et de l'éducation qu'on reçoit. Les femmes bédouines, par exemple, sont connues pour leur esprit libre. Les règles peuvent varier d'une région à l'autre. Dans le

sud d'Oman, en cas de divorce, on célèbre la liberté de la femme qui retourne à sa famille, une tradition inimaginable dans le nord du pays".

Sus aux clichés donc, y compris en ce qui concerne les hommes. "Même s'ils ont plus de choix, ils ne sont pas non plus vraiment libres". Et de rappeler que par le passé, tout le monde dépendait du bon vouloir du sultan pour voyager. "Pour recevoir un passeport, il fallait être dans ses faveurs. Autrement, on ne pouvait pas bouger". Le mariage reste aussi fortement codifié. "On attend des gens qu'ils se marient dans la même classe sociale. Que l'homme soit riche ou pauvre n'est pas tellement important, ce qui compte, c'est sa famille, ses origines. Si son grand-père était un esclave, il est hors de question qu'il marie quelqu'un d'une famille libre depuis des générations". Les choix sont ainsi affaires de liberté politique – Oman reste un pays soumis à l'autorité du sultan – et de normes sociales contraignantes. "Les réseaux sociaux n'ont rien arrangé. Au lieu de donner plus de choix, ils ont renforcé cette pression normative".

Normes sociales contraignantes

Le soleil s'écrase lentement à l'horizon, et nous nous arrêtons dans un bar, sur la jetée qui longe cette plage d'Al Seeb qu'elle aime tant. Attablée autour d'un jus de fruit et de petites crêpes arrosées de miel, petit-déjeuner favori de son enfance, Jokha Alhadi médite un moment sur son parcours d'écrivain.

"La seule chose que je savais, à 17 ans, c'est que j'aimais lire et écrire. En fin de secondaire, j'ai passé l'examen final. Les résultats de tout le pays étaient centralisés à Mascate, et à ma grande surprise, je suis sortie première. Tout le monde a pensé que je ferais des études de médecine ou d'ingénieur. Les lettres, c'était pour les gens qui avaient de moins bonnes notes". Mais entre la bibliothèque généreusement garnie de ses parents, qu'elle a dévorée durant son enfance, un oncle poète et écrivain voyageur, et un grand-père qui ne s'exprimait que sous forme de poèmes, la voie de la littérature s'est naturellement imposée. Reste à gérer aujourd'hui cette renommée internationale venue avec le Booker Prize, qui parfois la submerge.

"C'est une bonne chose d'être lue dans toutes les langues et de faire connaître la littérature d'Oman, et de manière générale, la littérature arabe. Mais en tant qu'écrivain, je chéris mon intimité, mon isolement. C'est à cette condition que je peux écrire de belles choses. Quand on gagne un prix comme celui-là, ce n'est pas facile de garder son espace. Cela crée une attente, et donc une certaine pression sur mon écriture. J'essaie de ne pas trop y penser".

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme

EN BREF

Proche-Orient

Un officiel de l'UE critique Israël pour son raid à Jénine

Le représentant de l'Union européenne pour les territoires palestiniens, Sven Kuehn von Burgsdorff a critiqué samedi Israël pour son raid meurtrier de la semaine dernière à Jénine, en Cisjordanie occupée. Il s'est dit "préoccupé par le déploiement d'armes [...] qui remettent en question la proportionnalité de (l'usage de la force par) l'armée". Ses remarques font écho à celles du chef de l'Onu, Antonio Guterres. (AFP)

Soudan

Un raid de l'armée tue au moins 22 civils

L'Onu a prévenu dimanche que le Soudan était "au bord d'une guerre civile totale potentiellement déstabilisatrice pour toute la région", au lendemain de la mort de dizaines de civils dans un raid de l'armée de l'air sur un quartier de la capitale Khartoum. Le bombardement, survenu samedi sur le quartier de Dar al-Salam à Omdourman, la banlieue nord-ouest de la capitale, a fait selon le ministère de la Santé "22 morts et un grand nombre de blessés parmi les civils". (AFP)

Ouzbékistan

Le président devrait remplir

Les Ouzbeks ont voté dimanche pour élire leur président lors d'un scrutin anticipé. Le dirigeant sortant, Chavkat Mirziyoyev, est quasiment assuré de remporter un troisième mandat à la tête de l'Ouzbékistan, pays le plus peuplé d'Asie centrale qu'il dirige depuis 2016. D'après la commission électorale, près de 70 % des 19,2 millions d'électeurs avaient voté à 17h00 locales (midi UTC) dans cette ex-république soviétique riche en gaz et à la position stratégique, au cœur de la région. (AFP)